

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Leçons sur Tchouang-tseu

Études sur Tchouang-tseu

Notes sur Tchouang-tseu et la philosophie

Contre François Jullien

Essai sur l'art chinois de l'écriture et ses fondements

Quatre essais sur la traduction

Lichtenberg

Un paradigme

Esquisses

Une rencontre à Pékin

Une autre Aurélia

Demain l'Europe

Pourquoi l'Europe

L'Art d'enseigner le chinois

Les Gestes du chinois

Le Propre du sujet

Court Traité du langage et des choses

Héraclite, le sujet

Bonnard, Giacometti, P.

Une révolution dans la pensée

JEAN FRANÇOIS BILLETER

Chine trois fois muette

ESSAI SUR L'HISTOIRE CONTEMPORAINE
DE LA CHINE

suivi de

Essai sur l'histoire chinoise, d'après Spinoza

Édition revue et corrigée



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2023

POUR CETTE SEPTIÈME ÉDITION

DEPUIS la publication de ces deux essais, il y a près d'un quart de siècle, la Chine est devenue une grande puissance. Elle est omniprésente et beaucoup mieux connue qu'alors, mais tout aussi muette sur le fond, de sorte que mes considérations gardent à mes yeux toute leur pertinence. Les lecteurs qui connaissent le pays et son régime les compléteront sans peine, ou les corrigeront sur quelques points.

Je me suis exprimé sur le régime actuel et sur la tradition propre à la Chine, de ses origines jusqu'à l'époque moderne, dans *Pourquoi l'Europe. Réflexions d'un sinologue*, publié par ce même éditeur en 2020. J'y présente des vues que je n'avais pas encore développées quand a paru ce livre-ci, et qui le complètent.

J. F. B.
février 2023

INTRODUCTION

LA Chine est de plus en plus présente dans le monde, mais elle en est en même temps comme absente. Nous n'entendons pas sa voix. Elle fait penser à une personne qui s'enfermerait dans le silence ou ne tiendrait que des propos convenus, nous privant ainsi du moyen de savoir qui elle est. C'est en ce sens que je parlerai du mutisme de la Chine.

Le sentiment d'incompréhension qui en résulte est souvent attribué à une psychologie différente, à l'éloignement culturel, à l'histoire. Les sinologues vont dans ce sens quand ils nous expliquent que la Chine est un autre monde. Les Chinois eux-mêmes tiennent souvent ce genre de propos, que ce soit dans la conversation, dans le discours académique ou dans la propagande officielle. Mais rien de tout cela ne convainc réellement. Le malaise subsiste.

Ce malaise tient à ce que certaines choses ne sont pas dites, et ne le sont pas parce qu'on ne les conçoit pas clairement – ni en Chine, ni ailleurs. Je vais donc tenter de le dissiper en exprimant de façon nette ce qui est resté confus.

Voici les principes qui me guideront dans ma démarche. Je tiens premièrement qu'on ne peut comprendre ce qui se passe aujourd'hui en Chine sans avoir d'abord compris ce qui se passe aujourd'hui dans le monde. Je tiens deuxièmement qu'on ne peut se faire une idée du présent, dans le monde, qu'en appréhendant ce présent comme un moment de l'histoire. Troisièmement, je tiens que, dans notre cas, nous devons prendre en considération six siècles d'histoire environ; cette échelle est liée à la nature des faits qu'il s'agit d'analyser. Cette période historique, je l'interpréterai, car on ne peut faire de l'histoire sans interpréter. On jugera de la valeur de mon interprétation au nombre de faits qu'elle permettra de réunir et au degré d'intelligibilité qu'elle créera.

Mais, à vrai dire, c'est moins l'idée d'interprétation qui m'a guidé que celle de recul. Je pensais à Pascal: "Si on considère son ouvrage incontinent après l'avoir fait, on en est encore tout prévenu; si trop longtemps après, on n'y entre plus. Ainsi les tableaux vus de trop loin et de trop près; et il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu [...]." (*Pensées*) J'ai cherché ce point d'où un tout devient visible. Le point qui s'est imposé est

plus éloigné que celui où se placent habituellement les sinologues. Il offre à la vue un espace plus vaste et un temps plus long. Il est aussi plus éloigné en ce qu'il est en deçà des différentes disciplines que l'on pratique séparément aujourd'hui. Le point une fois trouvé, la difficulté a plutôt été de l'ordre de la composition.

Il ne va pas non plus de soi que l'on puisse saisir le présent tout entier comme un moment de l'histoire. Sur ce point, je me suis laissé guider par une idée que Hegel a conçue et que Marx a reprise à son compte, celle de la totalité. Elle invite à appréhender le monde comme un tout qui ne cesse de se transformer, qui est intelligible à partir de la transformation à l'œuvre en lui et ne l'est que de cette façon-là, en tant que tout et en tant que transformation. Il ne peut être compris ni par analogie avec des moments dépassés, ni à travers des faits ou des séries de faits isolés, si nombreux et divers soient-ils.

Mon idée directrice est qu'à l'époque de la Renaissance s'est déclenchée *une réaction en chaîne non maîtrisée*. Cette réaction en chaîne a d'abord été locale, elle s'est ensuite étendue à l'Europe, puis au monde. Elle a eu des effets

positifs, puis de plus en plus problématiques, puis de plus en plus désastreux. Elle se poursuit sous nos yeux. Pour comprendre ce phénomène sans précédent, il faut saisir la logique de son développement et percevoir en même temps la forme particulière d'*inconscience* qu'il a engendrée et entretenue. Il s'agit d'une réaction en chaîne *non maîtrisée* parce que ses acteurs n'ont pas eu conscience, et ont aujourd'hui moins conscience que jamais, de son véritable mécanisme. Or elle ne pourra être arrêtée que lorsque ce mécanisme aura été généralement reconnu.

Il est difficile à saisir parce qu'il a pour principe une *relation*. La difficulté est double. Une relation n'est pas une réalité tangible, elle n'est accessible qu'à la pensée. Et, dans ce cas particulier, il s'agit d'une relation si commune que nous ne songeons pas à l'examiner de façon critique.

Il s'agit de la relation que Marx a analysée au début du *Capital* sous le titre "Le Caractère fétiche de la marchandise". Elle s'établit entre deux personnes lorsque l'une d'elles cède une marchandise à l'autre contre paiement. Rien de plus commun qu'une telle action – ou plutôt "transaction" –, rien de plus familier que la

relation qu'elle crée entre les personnes. Mais, que nous pratiquions quotidiennement la vente ou l'achat de marchandises ne signifie pas que nous saisissons toutes les implications de ce que nous faisons. Nous avons généralement de cette pratique une vision naïve qui consiste en ceci : les marchandises sont des objets qui ont un prix et que nous pouvons acquérir moyennant paiement de ce prix. La réalité est beaucoup plus complexe : la marchandise n'est pas un simple objet, elle est un objet destiné à la vente et qui a de ce fait deux valeurs, une valeur marchande (quantitative) pour celui qui la vend et une valeur d'usage (qualitative) pour celui qui s'en servira. Elle a un prix qui a l'apparence d'une donnée simple, d'un chiffre, mais qui résulte de mécanismes liés à l'organisation sociale dans son ensemble. Ce prix est payé en monnaie, institution elle-même liée de façon indissoluble à l'organisation de nos sociétés. La marchandise, qui se présente à nous sous les espèces d'un objet, est en réalité une relation.

L'analyse de Marx dissout les fausses évidences dans lesquelles nous vivons tout en expliquant comment elles s'imposent à nous en pratique. Nous vivons dans l'aliénation parce

que nous ne reconnaissons pas dans le “mouvement des choses” l’effet de notre propre activité et que, par voie de conséquence, c’est le mouvement des choses qui “nous mène”.

C’est cette relation qui a donné naissance à la réaction en chaîne. Et c’est le développement de cette réaction en chaîne que je vais analyser. Je vais le faire en distinguant ses principaux moments. Je me donnerai ainsi le moyen de caractériser le moment présent de l’histoire et la place qu’y tient selon moi la Chine.

Pour répondre à une difficulté qui risque de surgir ici ou dans la suite, je précise qu’en adoptant l’idée de réaction en chaîne, on ne nie pas la liberté des acteurs. On pose seulement qu’à partir d’un certain moment, certaines règles de jeu étant admises, puis intériorisées, la liberté des acteurs s’exerce dans le cadre ainsi défini et que de là résulte, *tant que ces règles ne sont pas remises en question*, un enchaînement de causes et d’effets. La liberté des acteurs n’est pas annulée, mais restreinte d’une façon dont ils n’ont pas conscience. Ils l’exercent en faisant des choix quand le jeu leur en offre l’occasion, en coordonnant leurs mouvements, en formant des alliances, en suivant des stratégies, etc. Ils développent une

vie morale, intellectuelle et politique qui, pour être l’expression de leur liberté, n’en reste pas moins soumise en dernier lieu aux règles du jeu sous-jacent et à sa logique propre.

I. LA RÉACTION EN CHAÎNE

LE premier moment se produit à la Renaissance. Je l'appellerai le moment de l'*émancipation* de la relation marchande. Je choisis ce terme parce que cette relation, qui préexistait, qui a existé sous différentes formes bien avant cette époque, apparaît à partir de ce moment-là comme porteuse d'une rationalité autonome et supérieure – d'une rationalité plus rationnelle en quelque sorte –, susceptible de devenir principe de progrès dans la connaissance du monde et dans l'organisation de la société.

Les marchands se mettent à envisager la société et le monde du point de vue de leur rapport particulier aux choses, c'est-à-dire du rapport abstrait, quantifié, calculé en même temps qu'expérimentateur qu'ils entretiennent avec leurs marchandises. Cette nouvelle forme de raison, positive et entreprenante, s'affirme en Italie d'abord, puis dans d'autres parties de l'Europe. Elle va de pair avec le développement du commerce, la généralisation de la monnaie, l'enrichissement des marchands. Nous la voyons s'étendre progressivement aux domaines des techniques, des sciences et des

arts. Nul ne comprend, à l'époque, que cette raison apparemment autonome est une raison marchande par son origine et dans son essence. Nul ne perçoit son caractère réducteur. Nul ne se doute encore du danger que recèle sa façon de réduire l'échange de biens entre membres d'une communauté à une opération purement quantitative¹.

Le deuxième moment, qui occupe les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, est celui du *développement*

1. Sur la lente gestation de la raison marchande, voir la remarquable synthèse d'Alfred W. Crosby, *La Mesure de la réalité* (Paris, Allia, 2003). L'auteur écrit : "(Les marchands) enseignaient à l'humanité le sens des affaires... Le sens des affaires implique du soin et de la précision et, dans la pratique, repose sur le maniement des nombres. Il est l'une des pistes qui ont mené au développement de la science et de la technologie, dans la mesure où ses praticiens quantifiaient leurs perceptions et s'intéressaient aux expériences susceptibles d'être décrites en utilisant des unités de mesure. Dans leur cas, cette unité était l'argent – florins, ducats, livres, écus, etc. L'argent, selon Paul Bohannon, 'est l'une des idées les plus radicalement simplificatrices de tous les temps; comme toutes les idées neuves et irrésistibles, il crée sa propre révolution.'" (p. 196-197). Piero della Francesca, peintre de génie en même temps qu'auteur d'un *Trattato d'abaco*, précis de géométrie commerciale, représente parfaitement ce moment de l'histoire (voir p. ex. Michael Baxandall, *L'Œil du Quattrocento*, Paris, Gallimard, 1972).